

La construction de l'*Atlas Linguistique Roman*.

— Un exemple d'atlas interprétatif motivationnel —

Elisabetta CARPITELLI

Univ. Grenoble Alpes, CNRS, Grenoble INP*, GIPSA-lab, 38000 Grenoble, France

1. La relation théorique, génétique et structurelle entre l'*Atlas Linguistique Roman* et l'*Atlas Linguarum Europae*

L'*Atlas Linguistique Roman* (ALiR) est un grand « chantier » international de recherche et en même temps un ouvrage en plusieurs volumes qui se fonde sur la collaboration active de plus de soixante chercheurs en dialectologie, spécialistes des différents domaines de la Romania, œuvrant dans vingt-trois universités et institutions de recherche en Europe.

Bien que la présente contribution porte essentiellement sur l'ALiR, pour introduire le modèle de l'ouvrage et les démarches de recherche adoptées par le chantier, il est indispensable de faire référence à l'*Atlas Linguarum Europae* (ALE), le chantier international plus ancien, dont les approches théorique et cartographique ainsi que l'articulation sont à l'origine de celles de l'ALiR.

Comme leur titre le dit, les deux entreprises et les ouvrages qu'elles produisent couvrent deux périmètres géographiques et linguistiques différents : l'ALE est un atlas multilingue ou « supranational » à échelle continentale, alors que l'ALiR couvre une famille linguistique homogène telle que celle des langues romanes, à l'exclusion des parlers de la Romania *nova* et de la Romania *submersa*¹.

Il est important de souligner que l'exigence de cartographier des données linguistiques à l'échelle européenne a été ressentie et explicitée depuis longtemps par certains auteurs, avant même que l'ALE soit conçu : Jakobson (1938 : 245) par exemple affirmait qu'« [...] il serait important [...] de dresser un atlas d'isoglosses phonologiques du monde [...] entier ou du moins des continents entiers ». Heeroma (1956 : 339, 348) remarquait à son tour que le moment était arrivé pour réaliser un atlas à dimension européenne, mais que ce type d'ouvrage ne pouvait pas se limiter à une « [...] juxtaposition de ce qu'ont fait les différents dialectologues dans les différents pays » afin d'« [...] organiser l'atlas linguistique européen selon un système bien établi en ce qui concerne la façon de dresser les cartes, mais en laissant la plus grande latitude possible lorsqu'il s'agit de délimiter l'aire des problèmes de chaque chercheur »². Cette dernière réflexion anticipait l'approche méthodologique qui sera adoptée plus tard par l'ALE et l'ALiR. Lancé à la fin des années 1950 et repris récemment grâce à l'initiative de Giovanni Ruffino du Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani de Palerme, l'*Atlante Linguistico Mediterraneo* (ALM), consacré à la terminologie liée aux activités de la mer et de la pêche, a été la première réponse concrète à ces demandes, bien que pour l'instant on ne dispose que d'un essai de 25 cartes publié en 1971³. Plus tardivement, la première tentative de représenter la distribution d'un échantillon du lexique roman sur un même support cartographique a été réalisée par Rohlf's (1986), mais les données de son ouvrage ne sont pas ponctuellement localisées. Cependant, une différence théorique profonde existe entre ces précurseurs des atlas linguistiques à grande échelle et les deux atlas dont il est question ici, ces derniers étant

programmatically interprétatifs et orientés prioritairement vers l'étude comparée de la motivation sémantique, comme cela sera précisé par la suite⁴.

En revanche, le rapport historique entre l'*ALE* et l'*ALiR* prend bien la forme assumée d'une « filiation » du point de vue structurel et théorique (Contini 2007, Alinei 2008), bien que cela ne signifie pas que l'*ALiR* ait été conçu juste comme à une reproduction en échelle réduite de ce que l'*ALE* propose à l'échelle paneuropéenne. L'*ALiR* a certes repris de l'*ALE* l'articulation en comités nationaux, l'approche de l'étude de la motivation sémantique et l'association de cartes et commentaires ; en outre, les romanistes qui ont formé le noyau initial de l'*ALiR* étaient membre auparavant du Département roman de l'*ALE*⁵. Néanmoins l'*ALiR* a développé, depuis le début, une appréhension spécifique de l'étude aréale et motivationnelle, en particulier du lexique, l'étude phonétique comparée étant pour l'instant limitée au seul essai sur l'évolution du groupe L+yod latin, publié dans les commentaires du premier volume de l'atlas (Contini 1996). Cependant, les deux entreprises apparaissent plutôt comme complémentaires. Dalbera (2002: 831) synthétise cette relation en s'appuyant sur la notion de « dominante », compte tenu de la différence entre les deux espaces couverts par ces entreprises : l'*ALE* propose une analyse à « dominante typologique », alors que l'analyse de l'*ALiR* est à « dominante génétique ». En outre, la possibilité pour les chercheurs de l'*ALiR* de développer leurs analyses sur un corpus plus étoffé de données par champs lexico-sémantiques, en organisant les volumes autour de thématiques cohérentes (les animaux sauvages, les plantes sauvages, les phénomènes atmosphériques etc.), alors que l'*ALE* structure ses publications en collections de travaux thématiquement hétérogènes, permet d'obtenir au niveau de l'aire romane des corpus motivationnels plus complets. Cet avantage a des conséquences de taille sur la reconstruction étymologique, comme cela sera souligné davantage dans le paragraphe 5.

Malgré le temps qui s'est écoulé depuis le lancement des deux projets et quelques changements de maisons d'édition, notamment pour l'*ALE* (Van Gorcum aux Pays Bas, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato en Italie, Editura Universitați din București en Roumanie), l'aspect et la structure des deux ouvrages ont été conservés, bien que récemment, pour l'*ALiR*, l'équipe ait décidé de passer aux cartes en polychromie, grâce à la possibilité d'utiliser des logiciels de cartographie *open access* (QGIS). Le nouveau format des cartes sera déjà disponible dans le volume 2.c (2018).

Tout comme l'*ALE*, l'*ALiR* se structure en équipes « nationales » — appelées « comités nationaux » — formées de dialectologues de tous les pays européens participant au chantier et appartenant à plusieurs institutions de recherche : le Centre de linguistique de Lisbonne (CLUL), les Universités de Santiago de Compostela et de Barcelone, le CSIC de Madrid, les Universités et centres de recherche de Liège, Grenoble, Nice, Toulouse, Corte, Brest, Bayonne, Turin, Milan, Gênes, Sienna, L'Aquila, Bucarest, Cluj, Iași, Chișinău, le *Glossaire des Patois de la Suisse romande* de Neuchâtel, pour un total d'environ 80 personnes.

La notion de « comité national » doit être interprétée, dans les deux chantiers, avec une certaine souplesse puisque l'adjectif « national » peut renvoyer tantôt à un « sous-domaine linguistique », comme par exemple la Galice (et donc le « comité national galicien » qui est autonome dans l'*ALiR*), tantôt à un pays, considéré du point de vue politico-administratif, comme dans le cas du comité français qui gère à la fois les données gallo-romanes de France, les points corses et deux points bretons (Baud et Plougrescant) ;

le comité catalan, quant à lui, est en revanche « transnational » puisqu'il inclut aussi des localités linguistiquement catalanes en dehors de l'Espagne : l'Alguer en Sardaigne, quatre points dans les Pyrénées orientales en France (Sant Cebrià, Cornellà de Conflent, Porté, Formiguera) et la localité d'Ordino en Andorre. Les « comités nationaux » préparent un premier classement des données accompagné d'une analyse étymologique, phonologique, morphologique et motivationnelle relative à leur domaine spécifique, formant un document de travail appelé « synthèse nationale ». Les synthèses nationales permettent à l'auteur ou aux auteurs (membres des équipes des atlas) de structurer le classement et l'étude de l'ensemble des données romanes : le document final, appelé « synthèse européenne » dans l'*ALE* et « synthèse romane » dans l'*ALiR*, comporte une ou plusieurs cartes de l'atlas respectif formé ainsi d'un volume de cartes et d'un volume de commentaires. Ce format éditorial n'est pas original en soi puisqu'il a eu, lui aussi, des prédécesseurs illustres dans la géolinguistique en Italie : le *Saggio di un atlante linguistico della Sardegna* de B. Terracini et T. Franceschi (1964) et le *Saggio di carte e commenti dell'Atlante storico linguistico etnografico del Friuli* de G.B. Pellegrini (1969). Cependant, ces publications, comme leur titre le précise, n'ont pas outrepassé le stade d'un premier essai d'analyse puisqu'elles ne traitent qu'une sélection de cartes de données des aires concernées.

2. Typologie des données et approche interprétative

L'*ALiR* et l'*ALE* ne sont pas des atlas de données dites « brutes » mais, comme il a été anticipé, des atlas interprétatifs, exploitant plusieurs types de sources atlantographiques, publiés ou d'archive, ces dernières obtenues dans le cadre d'entreprises en cours de publication ou d'informatisation. Parmi les atlas-source encore en cours de publication figure, par exemple, l'*Atlante Linguistico Italiano (ALI)*, dont une partie des données doit être consultée, encore aujourd'hui, dans les archives des fiches en papier conservées auprès de l'Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano de l'Université de Turin ; parmi les atlas en cours d'informatisation, on peut citer l'*Atlas Linguistico-Etnográfico de Portugal e de Galiza (ALEPG)* en préparation auprès du Centro de Linguística da Universidade de Lisboa (Saramago 2006).

Cependant il est important de souligner qu'il ne faut pas considérer l'*ALiR* et l'*ALE* comme des « atlas d'atlas », puisque l'objectif de leur cartographie est de proposer une représentation spatiale d'une interprétation possible – de type onomasiologique ou, plus souvent, motivationnel – des matériaux dialectaux collectés par les entreprises atlantographiques de référence. Il faut pourtant apporter une précision au sujet de la typologie des données, du moins pour certaines aires de l'*ALE*. À l'époque de la mise en place de ce chantier, nombreux étaient les domaines non couverts par des atlas linguistiques de première et deuxième génération⁶, ce qui avait rendu nécessaire la réalisation d'enquêtes *ad hoc* (Kruijssen 1974, 1983). Ces dernières ont été menées en utilisant un véritable questionnaire : c'est le cas, par exemple, des domaines grec, albanais ou encore portugais ou encore des communautés tziganes enquêtées dans certaines localités du réseau, comme les groupes Kale en Finlande, Sinte en Allemagne, Rom en Slovaquie, Lovari du Balkan, Arlia de Yougoslavie, Romaitsia de Bulgarie. En revanche, pour la réalisation de l'*ALiR*, aucune enquête n'a été prévue de manière ciblée, bien qu'un *Questionnaire* ait été mis en place selon la tradition de l'atlantographie traditionnelle. Il faut remarquer que dans le cadre de ce type d'entreprises, le terme *questionnaire* pourrait être considéré comme ambigu puisqu'il laisse erronément penser ce genre

d'atlas présente des données nouvellement collectées. Il serait en effet plus opportun d'employer le terme *responsaire*, plus approprié, introduit désormais systématiquement dans le cadre de la Banque de Données de la Langue Corse (*BDLC*) et du Thesaurus Occitan (*THESOC*) : ce terme désigne « [...] la liste des signifiés, par convention en français, des unités lexicales recueillies » (Dalbera-Stefanaggi 2001: 30) équivalant techniquement aux « [...] intitulés des cartes des atlas qui [...] ont servi de point de départ [...] » (Olivieri 2004) pour structurer les listes lexicales de référence aussi bien pour les bases de données occitane et corse que pour les atlas multilingues. La mention du français comme langue d'usage conventionnel et véhiculaire concerne aussi l'*ALiR* puisqu'il s'agit de la langue dans laquelle l'ouvrage est rédigé.

Le fait de traiter de manière cumulée les données de sources hétérogènes, élaborées à des époques différentes et souvent avec des méthodes différentes d'élicitation, pourrait se prêter à quelques critiques, entre autres, en ce qui concerne leur comparabilité d'un point de vue chronologique : la collecte des données de l'*Atlas Linguistique de la France (ALF)*, par exemple, remonte à la fin du XIX^e siècle, alors que les atlas régionaux de France sont plus tardifs. Cette critique s'accroît dans le cas de données condensées dans une même micro-aire ou « case », une situation qui sera évoquée dans le paragraphe suivant. En outre, les échantillons des locuteurs choisis ne correspondent pas, dans tous les domaines dialectaux, à la même typologie d'informateurs et les données ne sont pas obtenues avec les mêmes approches du terrain : l'*ALF* par exemple privilégie un locuteur unique et conservateur, alors que l'*Atlante linguistico ed etnografico dell'Italia e della Svizzera meridionale [Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz] (AIS)*, un des atlas nationaux d'Italie, tient compte d'une perspective sociologique assumée⁷. Cependant, si ces données sont certainement hétérogènes, les différences de datation, d'approche théorique et méthodologique ne doivent pas être considérées comme problématiques dans l'esprit des atlas interprétatifs multilingues, puisque leur objectif n'est pas de photographier le lexique roman en tant que tel, dans son usage à un moment donné, mais de rendre compte du plus grand nombre de représentations possibles de l'univers désigné, émergent du lexique dialectal en fonction notamment de la reconstruction de la stratigraphie motivationnelle ainsi que des étapes de l'évolution lexico-sémantique de formes orales : « [...] seule la projection sur une aire dialectale de la luxuriance lexicale est à même de donner une idée de ce qui fonde l'équivalence représentationnelle. L'examen d'une langue nationale ou même d'une poignée de langues nationales n'y suffirait certainement pas » (Dalbera 2006: 36-37). Dans cette optique, l'*ALiR* et l'*ALE* correspondent plutôt à de grandes bases de données « panchroniques ».

3. Caractéristique des réseaux dans les atlas interprétatifs multilingues

Dans l'*ALE*, le réseau compte 2631 points distribués en 6 phyla (les langues indo-européennes, ouraliennes, altaïques, caucasiennes septentrionales avec le basque et le sémitique de malte) et sont représentés sur un fond de carte prenant en compte l'orographie et l'hydrographie du continent, mais excluant certains territoires romans insulaires (Azores, Madère, Canaries) ainsi que les communautés istroroumaines de Croatie, méglénoroumaines de Macédoine et aroumaines de Roumanie, de Macédoine, de Grèce et d'Albanie. En revanche, le réseau des 1037 points de l'*ALiR*, distribués sur un espace cartographique plutôt « plat », sans aucune donnée de morphologie géographique, sur un fond de carte qui ne présente que les

frontières étatiques, inclut tous les domaines ibériques insulaires — bien que déplacés par rapport à leur position réelle pour qu'ils puissent figurer dans l'espace représenté sur la carte — et les communautés roumaines sud-danubiennes, ce qui constitue donc une des « nouveautés » introduites par cette entreprise. Le réseau de l'atlas roman est aussi globalement plus dense que le réseau roman de l'atlas européen puisqu'il compte 40% de points cartographiés supplémentaires. En outre, jusqu'à présent, les points du réseau de l'*ALiR* n'étaient pas précisément localisés, comme c'est le cas habituel dans les atlas linguistiques, mais la géolocalisation a été introduite dans la nouvelle version de la cartographie et notamment dans le quatrième volume de la collection.

Une particularité du réseau des deux atlas est visible sur les cartes en observant les aires galicienne, gallo-romane de France, italo-romane, corse, sarde, où les localités numérotées apparaissent comme équidistantes : les numéros qui figurent sur la carte ne correspondent pas ici à des points à proprement parler, mais à des agglomérats de points inclus dans des « cases ». Ces dernières représentent des micro-aires en forme de polygone tracé arbitrairement, c'est-à-dire sans faire référence à un procédé dialectométrique, mais en tenant compte plutôt d'une affinité géolinguistique entre les points inclus, évaluée au lancement des deux atlas par les spécialistes des comités nationaux romans. Sa raison d'être est de permettre le regroupement de points des domaines dialectaux pour lesquels plusieurs sources atlantographiques et donc aussi une grande variabilité lexicale existent : c'est le cas de la France, qui dispose d'un atlas national et de plusieurs atlas régionaux, de l'Italie avec ses deux atlas nationaux, de la Galice avec l'*ALEPG* et l'*Atlas Lingüístico Galego (ALGa)*, ou encore de la Corse avec ses trois atlas *ALF-Corse*, *ALEIC* et *NALC*. À ces réseaux, on peut ajouter celui du domaine rhétoroman, qui a quand même une spécificité puisque le choix des cases n'est pas due à la pluralité de sources mais à l'exigence d'exploiter la totalité des données disponibles fournies par l'*AIS*, ce qui aurait été autrement difficile à cause de la relative petitesse de ce domaine de la Suisse, compte tenu de l'échelle des cartes de l'*ALiR*.

Le réseau « à cases » induit le chercheur chargé de la carte européenne ou romane à faire un choix puisque une seule des données de chaque micro-aire peut être représentée sur la carte. Le choix imposé par une telle structuration du réseau doit être cohérent avec l'objectif des interprètes des données et donc de l'auteur ou des auteurs de la synthèse nationale et de la synthèse romane, qui peuvent, par ailleurs, proposer deux interprétations différentes entre elles. Cette liberté rappelle la perspective évoquée par Heeroma (1956) mentionnée plus haut. Toutefois, la sélection opérée — dont les principes seront illustrés dans le paragraphe suivant — ne sacrifie pas les formes non cartographiées relatives aux autres points puisqu'elles sont systématiquement décrites dans le commentaire et notées dans le tableau qui l'accompagne où la totalité des réponses sont résumées.

4. Articulation des données dans les atlas interprétatifs

L'interprétation des données est donc, dans ces atlas, le résultat de l'analyse comparative et du classement que le linguiste propose pour les formes attestées par les sources atlantographiques nationales et régionales de référence. La présentation des données dans les atlas européen et roman se configure autrement par rapport à un atlas linguistique traditionnel, où figurent habituellement, à côté de chaque localité du réseau, des formes transcrites en phonétique : dans l'*ALE* et dans l'*ALiR* aucune attestation dialectale n'est

directement transcrite sur la carte. En revanche, des transcriptions phonétiques, fruit d'une lemmatisation préalable, peuvent être insérées dans la légende, regroupées en catégories étymologiques ou motivationnelles et associées à des symboles — choisis dans un inventaire prédéfini — qui, eux, seront inscrits à côté des points du réseau.

Il reste à éclairer la démarche cruciale adoptée par les chercheurs des deux chantiers lorsqu'ils sélectionnent la réponse représentative d'une « case » où figure une pluralité de points et donc de réponses différentes.

Un exemple tiré de l'élaboration de la synthèse romane des désignations du ver de terre (Carpitelli 2009) peut illustrer l'orientation que l'on peut donner à une analyse à partir du choix des attestations présentes simultanément dans une micro-aire. Dans la case n. 153⁸ de l'*ALiR*, située en Sardaigne (Italie), une seule forme a été cartographiée à partir d'un choix interprétatif parmi d'autres possibles. La case se présentait au départ schématisée comme suit⁹ :

ALiR P. 153	967 [tsorro'iyu]
	968 [m'amma ε ð'erra]
770 [tiling'one]	775 Ø
	776 [tiling'one]

Plusieurs choix étaient théoriquement possibles lorsque il a fallu sélectionner l'élément lexical représentant cette micro-aire du Campidano :

1. la forme [tiling'one], puisqu'elle est majoritaire dans la case ;
2. la forme [tsorro'iyu], isolée dans la case, pour éviter qu'elle ne soit ignorée dans l'ensemble de l'aire romane : pour cette case, le choix pour la cartographie a été porté sur cette réponse ;
3. la forme [v'erme] qui aurait pu montrer une concordance avec certaines aires italo-romanes ;
4. la forme [m'amma ε ð'erra] permettant de reconstruire une représentation culturellement marquée : l'idée de « mère de la terre » pourrait correspondre en effet à une image anthropomorphique de l'animal qui contribue à régénérer la terre engloutie en creusant des galeries, en redonnant la vie au sol que le ver de terre nourrit grâce à ses éjections, tant que les agriculteurs reconnaissent à cette petite bête des propriétés fertilisantes ; cette réponse, qui était le seul cas de nom parentélaire présent dans le jeu de données traitées dans cette synthèse, figurait également dans d'autres cases du domaine sarde où la forme a été choisie comme primaire : pour cette case, elle a donc été notée dans le tableau comme deuxième réponse.

Il faut préciser que « deuxième » ne signifie pas « second choix » mais « autre choix possible » : l'auteur de la carte romane fait un choix qu'un autre auteur pourrait écarter en fonction d'une autre interprétation.

5. La stratigraphie des motivations dans le cadre des *ALE* et de *ALiR*

Si les démarches traditionnelles de la géolinguistique ont surtout valorisé les différences aréales dans les différents domaines, l'atlas européen et l'atlas roman privilégient en revanche les tendances communes, en dépit des écarts géographiques et génétiques. Cet objectif a été concrétisé d'abord dans *ALE* depuis 1983 avec la cartographie motivationnelle des désignations européennes de la sauterelle de Ruben Ivanovich Avanesov, Vjačeslav V. Ivanov et Natacha Donadze, et surtout par Mario Alinei avec celle des désignations dialectales européennes de l'arc-en-ciel, synthèse qui a servi comme référence pour les travaux suivants sur la motivation dans les deux atlas¹⁰. L'originalité de ces travaux vient de l'intégration dans la démarche dialectologique d'une approche interdisciplinaire des études lexico-sémantiques prônée par Alinei qui en explique ainsi la raison profonde : « [...] la nouvelle méthodologie permet d'ignorer les différences formelles entre langues différentes, pour se concentrer sur l'identité ou la ressemblance des représentations idéologiques et culturelles, en contribuant à l'explicitation et à l'étude d'un métalangage motivationnel, commun à toutes les langues du monde. Il en est né ainsi un nouveau type de linguistique comparée, basé sur le niveau motivationnel, et une méthode particulièrement productive pour des recherches interdisciplinaires en contact étroit avec l'anthropologie culturelle, l'ethnologie, l'histoire des religions, la préhistoire, l'archéologie » (Alinei 1994 : 26). D'après l'initiateur de la cartographie motivationnelle¹¹, toutefois, l'application de cette démarche dans une aire limitée à un domaine linguistique génétiquement homogène, comme le domaine roman, ne serait pas assez productive (Alinei 1994 : 25). Ce déficit a été relevé pourtant par *ALiR* dont les travaux ont révélé, au contraire, une originalité des résultats, notamment lorsque l'analyse motivationnelle contribue à la reconstruction étymologique du lexique roman.

L'approche motivationnelle introduite par Mario Alinei a orienté les analyses et la cartographie en direction d'une catégorisation magico-religieuse des représentations des éléments naturels et donc de leurs désignations, en fonction de la reconstruction d'une véritable stratigraphie culturelle : « [...] from the *cultural-historical* point of view, [the map and the commentary for 'arc-en-ciel'] introduced the "three stage ideological evolutionary theory", namely the theory according to which mankind had gone through three main stages of ideological evolution: in chronological order, the zoomorphic/totemic stage, the anthropomorphic/pre-Christian and pre-Islamic stage, and the anthropomorphic Christian and Islamic stage » (Alinei 2008 :8). L'auteur résume ici son modèle à trois étapes de la chronologie des croyances émergeant à travers notamment les désignations dialectales de phénomènes atmosphériques, animaux, plantes sauvages et maladies. Dans cette évolution culminant en une vision laïcisée de l'univers, la phase la plus récente est celle des désignations descriptives, affranchies donc d'une vision magico-religieuse propre aux cosmogonies anciennes. Contini (2007: 62) a ainsi synthétisé le syncrétisme sur lequel se fonde le processus évolutif dans la création lexicale, propre surtout à certains champs sémantiques : « [...] de

nombreuses formations qui renvoient à l'idéologie actuelle (christianisme, islamisme) doivent être considérées comme des calques ou, en quelque sorte, des récupérations de désignations motivées par des idéologies précédentes, pratique bien connue dans l'histoire des religions ».

Dans deux des quatre premiers volumes (2a, 2b) de l'*ALiR*, organisés autour de 50 référents animaliers¹², les exemples d'anthropomorphismes sont nombreux: quelques exemples sont résumés dans les tableaux ci-dessous¹³ :

Tableau n. 1a *Anthropomorphismes parentélares*

	« tante »	« époux/épouse »	« belle-fille », « belle-sœur »	« commère »
<i>mante religieuse</i>	its. [dz'ie] f.			
<i>libellule</i>		its. [spu:s] its. [sp'uza], [spu:z'ata]		
<i>mille-pattes</i>			itm. [n'ora i s'erpi] itm. [seppikuɲp'ada]	
<i>cloporte</i>		its. [ʃp'ozɛ]		
<i>ver luisant</i>	occ. [dandal'yna]			itm. [kummar'edɔ]
<i>belette</i>		cast. [andur'ina] alg. [d'ona ɤe m'uru] itm. [s'itələ] drou. [nevast'ə], [h'eldɤe] ...		prt. [kuməðr'inə] and. [komaðr'eha] srd. [maram'ele] srd. [komar'anna] ...

Tableau n. 1b *Anthropomorphismes parentélares*

	« père »	« mère »	« grand-père » « grand-mère »	« enfant »
<i>mille-pattes</i>	mad. [paiðər'ɛnɛ]			
<i>cloporte</i>			itc. [n'onne]	
<i>papillon</i>		itm. [mammat'essi] srd. [mamaɲ'ola]	rhr. [mɛmɛd'onnɛ]	
<i>alouette</i>				occ. [peturli'ina]
<i>rouge-gorge</i>		itm. [papa:k'o:lə]		
<i>chenille</i>		srd. [m'amm e ɤerra]		
<i>ver de terre</i>		srd. [m'amm e ɤerra]		

Tableau n. 1c *Anthropomorphismes parentélares*

	« vieille/vieux »
<i>blatte et ténébrion</i>	its. [v'ɛ:ʃa] itm. [v'ecca]
<i>bousier</i>	its. [veʃ]
<i>ver luisant</i>	glc. [b'eʎa] ast. [b'ɛʃa] glc. [b'eʎa θen'ando] glc. [b'eʎa kent'ando o k'aldo] glc. [b'eʎa faθ'endo o l'ume] glc. [b'eʎa m'orta] glc. [b'eʎo in k'oɲros] « vieux nu »

Tableau n. 2 *Anthropomorphismes magiques*

	« sorcière/sorcier », « magicien »	« devineresse »	« diable »	« lutin »
<i>araignée</i>	glc. [m'ejha] oïl [sorsj'er] oïl [vod'oi] « Vaudoise » itm. [mag'ara]			
<i>chenille</i>	its. [str'ia]			
<i>mante religieuse</i>	itc. [str'ega] itm. [zdr'ega] itm. [maj'ara] itm. [str'ega a m'orte]	cast. [mant'isa] itm. [jan'ara]	cast. [di'ablo] cor. [di'avulu]	
<i>libellule</i>	fri., its. [str'ia] itm. [maj'ara] its. [fri'un]		esp. [dj'ablo] cat. [dim'oni]	
<i>mille-pattes</i>	its. [str'ia] cor. [zdr'eja]			
<i>perce-oreille</i>			fri. [djaul] cor. [dj'aule]	
<i>blatte et ténébrion</i>	cor. [mag'one] occ. [baravant'ena] « Bénéventine »			
<i>bousier</i>			fri. [djaul] its. [pak'a], [pakal'ot]	
<i>cloporte</i>			occ. [dj'able]	
<i>papillon</i>	prt. [fej'tis'ejre] its. [sr'iga]			its. [sir'atil]
<i>ver de terre</i>	its. [b'urda], [burd'ce]			itm. [farf'arə]
<i>ver luisant</i>	cast. [br'uxa]			
<i>belette</i>	hrh. [karm'un]			

Tableau n. 3 *Anthropomorphismes religieux*

	« prêtre », « évêque », « moine »	« servante du prêtre »	« nonne »	« aumônier »	« Juda »	« saint »	« ange »
<i>chenille</i>	and. [k'ura] drou. [m'isa p'opi]				itm. [dʒ'yda]		
<i>grillon</i>	drou. [p'opə] [p'opə ʒigən'esk]						
<i>mante religieuse</i>	cast. [k'ura] its. [prêt]	and. [sjerβes'ita] can. [serβenti'ika]	its. [m'onaga] itm. [m'onaka] itc. [monah'ella] git. [m'unnega]	occ. [kapel'ən]		glc. [santater'eca] cast., estr., and. [santater'esa] and. [θantater'eθa] cor. [s'anta katerin'eta] cast. [santamar'ia]	
<i>libellule</i>	prt. [b'i'pu] fpr. [pr'evə] fri. [pr'edi] its. [pr'ejve] cor. [pr'ede]		its. [m'unnga]				

	its. [priv'ɔ:stu] cat. [par'ot] srd. [p'ara] fri. [fr'ari] its. [fra]						
<i>bousier</i>		occ. [ab'eske] oïl [kyr'e] its. [preust'u] fri. [pr'ejdi] its. [pr'evi]				itm. [santant'oni]	
<i>papillon</i>		its. [pr'ete]				its. [santar'el]	and. [ãŋhel'i ko] occ. [ẽzul'et]

On peut ajouter aussi deux exemples plus isolés : « âme » et « âme sainte » qui correspondent respectivement à l'its. [aneme] « papillon » et à l'itm. [alməs'ant] « ver de terre ».

D'autres anthropomorphismes fréquents se réfèrent plutôt à des personnages laïques et notamment à des rôles institutionnels ou à des métiers qui ne sont pas forcément en rapport avec une attitude visible de l'animal (comme cela peut être le cas plus évident de l'araignée représentée comme une tisseuse), comme les tableaux n. 4a et 4b le montrent :

Tableau n. 4a *Anthropomorphismes liés à un métier traditionnel*

	« fileuse, tisseuse »	« boulangère »	« fermière »	« berger/bergère »	« pharmacienne »
<i>araignée</i>	oïl [fil'ɛr] rhr. [fil'ɛuntse]				
<i>bousier</i>					
<i>cigale</i>					
<i>mante religieuse</i>	itc. [təssor'ella]		its. [maz'ara]	prt. [gadejr'ijne] cast. [pastor'ita]	cast. [botik'arja]
<i>libellule</i>				fri. [past'or]	
<i>mille-pattes</i>				cat. [pastor'eta]	
<i>perce-oreille</i>	cast. [taɣa'urða] occ. [ta'ur]				
<i>blatte et ténébrion</i>			fpr. [b'oja panat'era] its. [(ba)b'oja panat'era] occ. [panatj'ejro] itc. [panattj'ere] its. [furnar'e] occ. [bulädz'ejro] drou. [lib'arka]		
<i>cloporte</i>				cat. [pastor'eta]	
<i>ver luisant</i>		occ. [parny'ela]			

Tableau n. 4b *Anthropomorphismes liés à un métier traditionnel*

	« moissonneuse »	« cordonnier »	« tailleur »	« forgeron »	« épicier »	« joueur de cornemuse »
<i>araignée</i>						
<i>bousier</i>				oïl [marij'o] lad. [f'aure]		
<i>cigale</i>		oïl [kordop'e]				glc. [hajt'ejra]

<i>mante religieuse</i>		esp. [θapat'ero] its. [ʃavat'in]	prt. [alfaj'ati] esp. [s'astre] oïl [kudr'e] oïl [kutyrj'er] fpr. [taj'ør]			
<i>libellule</i>				glc. [ferr'eïro]	itc. [spətsi'al]	prt. [gajt'eïru] glc. [hajt'eïro]
<i>mille-pattes</i>						
<i>perce-oreille</i>						
<i>blatte et ténébrion</i>						
<i>cloporte</i>		prctm. [səpət'eru]				
<i>ver luisant</i>	occ. [mufun'era] its. [møfun'era]					

La catégorie des termes de parenté, assez fréquente, revêt une importance particulière dans l'analyse des désignations animalières. Considérées parfois comme des créations amusantes et traitées donc comme très récentes, dans la perspective stratigraphique illustrée par Mario Alinei, ces formes correspondent, en revanche, à une phase très ancienne de la nomination et se situent dans le cadre d'une cosmogonie totémique ancestrale. Parmi les représentations attestées dans les tableaux ci-dessus, il faut mentionner tout particulièrement celle de la Vieille, personnage que l'on retrouve aussi dans le travail de Matti Kuusi sur les noms de la pluie avec le soleil (cf. note 11 dans le présent travail), mais présente également dans les désignations d'autres phénomènes atmosphériques comme le tourbillon de vent, les nuages, le soleil, la lune, le brouillard mais également dans les noms du cauchemar ainsi que de certaines maladies (Alinei 1996 ; Contini 2007 : 63). Alinei fait correspondre ce personnage à celui que Propp (1983 [1946]) désigne comme l'ancêtre totémique matrilineaire. Comme le précise Contini (2007: 63) : « C'est cette divinité que représentent sans doute les nombreuses statuettes gravettiennes, aux attributs de la féminité particulièrement accentués [...] : une divinité déchoue dont le souvenir persiste dans de nombreuses désignations comme dans les images des sorcières, des fées telle la Befana, en Italie, ou encore dans des personnages de vieilles femmes, symbolisant l'hiver, que l'on brûlait à la fin du carnaval ».

La synthèse de l'*ALiR*, consacrée à la typologie des désignations de la belette (*Mustela nivalis*), fournissant quelques nouveautés par rapport à l'inventaire des noms romans traités par la synthèse européenne, fait surtout émerger une densité importante des noms de parenté dans ce domaine linguistique. Elle est appelée « commère » dans une aire qui inclut des formes portugaises ([kuməðr'ijne]), andalouses ([koməðr'eha]), castillanes ([komədr'exa]), occitanes ([kumajr'elo]), italo-romanes méridionales ([kummar'edða]) et sardes ([komar'anna] et [maram'ele]) (Alinei et Dell'Aquila 2009 : 345), qui s'ajoutent aux nombreuses désignations utilisées pour attirer les grâces de cet animal craint par les paysans en tant que redoutable destructeur de poulaillers. Les auteurs ont souligné comme « [d]ans l'aire romane comme en Europe et dans d'autres continents, [...] la belette commune est un exemple particulièrement significatif d'animal qui possède différents noms « totémiques » et représentatifs de la typologie du tabou linguistique concernant les animaux : les noms originaux tabouisés sont remplacés par des noms propitiateurs comme « belle », « bonne », « femme » ou d'exorcisme comme « innommables » [...]. Les noms magico-religieux pré-chrétiens sont étroitement connectés avec cette typologie tabouistique et d'un intérêt historique et

culturel notable, comme « fée », « sorcière », « génie de la maison », tous indicatifs d'un culte ancien des animaux » (Alinei et Dell'Aquila 2009 : 319). La relation de parenté entre cet animal et les communautés humaines est tellement solide que les dialectes montrent aussi des correspondances dans l'autre sens : les noms occitan des aïeux sont *belet*, *beleit*, *beleto* « belette » (Mistral 1878-1886) et *belette* existait dans ce sens aussi en ancien français.

6. Motivation sémantique et reconstruction lexicale

Les atlas interprétatifs de type motivationnel fondent leurs analyses sur l'idée que tout signe naît motivé et que l'arbitraire n'est pas une propriété originelle de la création lexicale, bien que le changement linguistique, d'une part, et les évolutions culturelles, d'autre part, puissent produire inévitablement une opacification progressive de la motivation sous-jacente de certaines formes (Guiraud 1986 [1967], Alinei 2009¹⁴). Cette vision du signe coïncide désormais avec celle à laquelle la linguistique cognitive adhère¹⁵.

Dans ce cadre, la synthèse romane sur les désignations de l'orvet (*Anguis fragilis*) de Dalbera (2001) a aussi intégré dans l'*ALiR* une réflexion sur la relation entre taxinomies motivationnelles, tenant compte de l'orientation impulsée par Mario Alinei, et reconstruction étymologique, selon une approche que Dalbera a ainsi résumée plus récemment : « Les nombreuses analyses auxquelles nous nous sommes livré dans nos travaux autour de l'*ALiR* et de l'*ALE* nous ont convaincu que des analyses fines réalisées à partir des cartes d'atlas dialectaux étaient de nature à révéler des motifs profonds, voire très profonds à la base d'unités lexicales somme toute banales. [...] La technique mise en œuvre consiste à se servir des motifs dégagés sur les unités lexicales transparentes comme clés pour élucider les mots opaques. Ensuite procéder à une analyse comparative selon les mêmes principes que ceux utilisés pour la phonologie » (Dalbera 2013 : 178). La démarche se fonde d'abord sur le principe que la géolinguistique gilliéronienne a souvent appliqué selon lequel « [...] la reconstitution des stades successifs de développement d'un système s'appuie constamment sur les chaînons intermédiaires que l'espace donne à voir » (Dalbera 2002 : 836)¹⁶ ; dans le cadre des atlas interprétatifs, la comparaison a pour objet prioritaire les motivations des désignations étudiées. Le chercheur doit, en outre, tenir compte du concept de remotivation, mis en avant par Guiraud (1986 [1987]) — qui rend compte de la tendance des locuteurs à reconstruire spontanément un motif pour une désignation devenue opaque à leur esprit, indépendamment de la motivation originelle qui en a permis la création — ainsi que de l'existence du mécanisme du cycle motivationnel (motivation - convention - arbitraire - (re)motivation - (re)convention - de nouveau arbitraire : Dalbera 2006) qui sous-tend l'évolution du signe. L'objectif est d'arriver par l'identification de ce qu'il désigne comme le *sémantisme* ou *motif fondamental* que le chercheur peut cerner par le biais des différentes représentations livrées par le lexique, à éclairer une image cachée derrière certaines formes encore opaques et, par cette voie, des étymons encore inconnus. Dans cette optique, la variation diatopique reflète un inventaire très riche de désignations, incluant « [...] des lectures concurrentes du sens, des équivalences, des calques, des gloses... » — des « équations sémantiques » — à l'intérieur d'un macro-système lexical (Dalbera 2002 : 838).

La synthèse romane sur les désignations de l'orvet a ainsi permis de visualiser la puissance créatrice du motif de la cécité présumée de l'animal, une image difficilement décelable en synchronie même à la base du mot français *orvet* (< lat. *ORBUS*) par un locuteur francophone (à moins qu'il ne soit

étymologiste). À la lumière de l'hypothèse de Guiraud que la remotivation cache des motifs plus anciens devenus illisibles pour les locuteurs, il devient possible de renvoyer à l'idée d'aveugle même d'autres formes considérées soit opaques, soit inspirées à l'apparence par d'autres images, si l'on ne se limite qu'à la surface. On peut mentionner les cas du groupe de désignations incluant les formes occitanes *naduelh* « qui n'a pas d'yeux », *anuelh* « qui a un seul œil » (deux images qui ne sont pas contradictoires lorsqu'on rappelle la croyance d'aire gallo-romane selon laquelle à l'origine cet amphibien avait un œil volé au rossignol) ou encore *anviò*, interprétées comme « agneau » ou « âne vieux » ou reconstruits comme des aboutissants d'ANATOLIUS « celui qui vient d'Anatolie » ou d'ANABULIO (de signifié inconnu), et constituant plus simplement le résultat (sans doute, parfois, avec des remotivations) d'une locution signifiant plutôt « (celui) qui n'a pas d'yeux » (cf. aussi, entre autres, Dalbera 2006).

À la lumière de cette méthode, plusieurs éclairages ont été possibles sur les données de la synthèse romane des désignations du ver de terre partiellement assez opaques au premier abord. L'idée du sarde « mère de la terre » ou celle du type lexical italo-roman méridional *casèntaru*, d'aire calabraise, sicilienne et lucanienne, continuateur du dorien ὀγάς ἔντερον, variante de la forme classique γῆς ἔντερον « entrailles, intestins de la terre » (Carpitelli 2009, 2012), apparaissaient comme épisodiques en ne regardant que les motivations de surface. En revanche, l'idée de partie allongée du corps humain et surtout celle de cordon ombilical, se référant à l'image de l'animal nourricier déjà mentionnée au paragraphe 4 ci-dessus, émerge comme un motif très productif et constant dans l'espace roman. Le jeu des remotivations, par exemple dans l'aire occitane, se révèle très éclairant : dans ce domaine, le ver de terre s'appelle également *nombril* et le nombril, à son tour, prend le nom de *lombric*, synonyme de *ver de terre* aussi en français, ou de *lombril* ; cet échange de désignations se répète aussi dans l'aire italo-romane centrale. Alinei (2010) envisage même que le latin LUMBRICUS, d'origine inconnue, pourrait déjà être l'évolution d'UMBILICUS « nombril ». Les deux visions, celle, magico-religieuse, de la mère nourricière et celle, biologique, de l'annélide de forme allongée et d'aspect lisse, qui fertilise la terre en creusant des galeries, se trouvent ici unifiées en une image cohérente qui pourrait permettre aussi d'élucider les formes occitanes et de la côte atlantique du type *buric* et *boudic*, considérées d'origine inconnue par le FEW : ces désignations peuvent être rattachées à un radical *bot-* identifiable étymologiquement dans le lat. BOTELLUS « boyau » avec un changement de suffixe, *-ik* étant bien présent dans cette partie du domaine gallo-roman (Carpitelli 2012). Cette macro-structure motivationnelle est ainsi prête à accueillir d'autres formes qui apparaissent juste liées à une métaphore se rapportant à la forme allongée, comme c'est le cas de [tal'os] et [tal'of], des Landes, des Pyrénées Atlantiques et, bien qu'isolé, des Hautes-Pyrénées : il s'agit de désignations considérées toujours par le FEW des noms du ver de terre d'étymon obscur, mais qui peuvent être rapprochés d'une série d'homonymes, continuateurs du lat. THALLUS « tige verte, branche », désignant dans l'aire occitane des objets de forme plus ou moins allongée (une branche, un poteau, un trognon, un bâton, un sabot...). L'image d'une partie allongée d'un végétal revient également dans le type lexical vénitien *butola*, dérivé de *buto* et désignant le bourgeons, le bouton (le nombril n'est-il pas un bouton aussi ?) d'une plante. La correspondance entre la représentation de ce petit invertébré et les parties allongées du corps humain est, certes, souvent dissimulée : le tabou qui frappe ces éléments corporels — y compris le nombril, considéré même comme répugnant dans certaines communautés alpines d'Italie (Bracchi 2009 : 291-292) — et leurs

fonctions a sans doute été responsable d'un important processus de remotivation de ces désignations (Carpitelli 2012 : 119-120).

Dans la synthèse romane des désignations de la caille (Carpitelli & Avolio, 2018), l'attestation sarde isolée [peppeyr'astu] « Joseph-caillou »¹⁷ apparaît comme bizarre dans une carte où, si l'on se fiait exclusivement aux dictionnaires étymologiques, la plupart des formes aurait une origine onomatopéique liée au cri ternaire de l'oiseau. La structure métrico-syllabique de COACULA, un hapax à l'origine du catalan [kw'aʎa], du francoprovençal [kw'aja], [k'aʎo], de l'oïl [kwal], du corse [k^waʎa], de l'italo-roman septentrional et du frioulan [kw'aja], de l'italo-roman central [kw'aʎʎa] etc. mais aussi du français *caille*, attesté dans la glose III, 567,60 du *Corpus Glossariorum Latinorum*, serait déjà d'origine imitative selon le *DELL*, tout comme les variantes *quaccola* et *quarquara* présentes dans les Gloses de Reichenau. Cependant, deux éléments peuvent remettre en discussion cette étymologie : a) une objection d'André (1967), qui suggère d'interpréter COACULA comme une transcription de *coagula*, vu que l'hapax accompagne dans la glose la forme *laryx* « poix, résine » ; b) une proposition de Guiraud (1966, 1986 [1967]) qui intègre *caille* à une liste incluant des formes rattachées au lat. COAGULARE, et notamment *caillé* « tacheté de noir et de blanc » pour un animal, *caillette* « nom d'une vache bigarrée » en Normandie etc., en faisant ainsi des tâches du plumage du volatile un trait lexicogénique dominant. Le même type de motivation, avec des images équivalentes mais non coïncidentes, caractérise certaines désignations de la grive, oiseau criblé (Dalbera 2006). L'attestation sarde, isolée et peu transparente à un premier niveau de lecture, pourrait ainsi s'éclairer et l'élément « caillou » ne serait plus isolé. L'utilisation d'un anthroponyme, ici Joseph, pour désigner un animal et plus précisément pour un volatile correspond à un procédé de nomination dont les études motivationnelles ont amplement relaté et que l'*ALiR* a souvent relevé, aussi bien comme motivations que comme remotivations possibles (Alinei 1984 ; cf. aussi Garbini 1925). Parmi les noms masculins attestés dans l'inventaire des désignations animales présentes dans les synthèses publiées dans l'atlas roman, on trouve par exemple :

- a. Guillaume pour la mante religieuse en occitan
- b. Étienne pour l'alouette en francoprovençal
- c. Mathieu pour l'alouette en occitan
- d. André pour le crapaud en italo-roman central
- e. Jacob pour le crapaud en italo-roman méridional
- f. Lucas pour le crapaud en galicien
- g. Pierre pour l'alouette en oïlique et en francoprovençal
- h. Bernard pour la mante religieuse et le ver luisant en occitan
- i. Joseph pour la mante religieuse en galicien
- j. Marc-Antoine pour la mante religieuse en italo-roman septentrional

La question posée par Guiraud (1966: 301) au sujet de *caille* et des autres formes de la carte de l'*ALiR* mentionnées plus haut, qui résumait les arguments pour une nouvelle proposition étymologique était la suivante : « [...] qu'est-ce qui empêcherait de voir [...] un dérivé de *coagulare*, « cailler », ce qui ferait de la caille et de ses homonymes, le crapaud, la fauvette, la coccinelle, des animaux « grumelés » ».

Évidemment, cela n'exclut pas qu'une réinterprétation fondée sur le cri de l'animal soit intervenue dans la chaîne, une fois perdue l'idée du tacheté dans l'esprit du locuteur : l'onomatopée permet de comprendre aussi la présence de démimologismes de rythme ternaire, comme dans le cas du gallo-roman d'oïl d'aire wallonne « paie tes dettes » ou encore [kwit po kwit] « quitte pour quitte », une formule d'acquiescement qui vient de la phrase *nos èstans cwites po cwites* « nous sommes quitte à quitte » ou encore du sarde *trespodres* « trois fois trois », formules qui attribuaient à la caille le rôle de messenger et donc la capacité de prévoir et d'expliquer si le paysan devait s'attendre à une bonne ou à une mauvaise récolte de blé.

Les deux motivations peuvent même s'entremêler comme Guiraud l'avait déjà fait remarquer : « [...] l'animal présente une double dominante lexicogénique : il est nommé soit par ses taches, soit par son cri » (Guiraud 1967: 71-72) ».

La position de l'onomatopée et du phonosymbolisme a été développée dans le cadre de l'*ALE* et de l'*ALiR* par Contini (1996, 2009) qui a souligné toute la puissance de ces mécanismes et notamment du deuxième dans le cadre des atlas multilingues en particulier pour les désignations du papillon mais aussi d'autres insectes. La collocation de ces types de création lexicale dans les processus de motivation et de remotivation n'est certainement pas stable : ils peuvent intervenir tantôt au début, tantôt au milieu de la chaîne motivationnelle, comme cela pourrait être le cas pour certaines désignations de la caille sans doute ressenties en synchronie comme des onomatopées par les locuteurs mais aussi par certains linguistes.

La reconstruction lexicale fondée sur l'étude motivationnelle ainsi que la relation entre les macrostructures motivationnelles et l'articulation des taxinomies populaires se sont mesurées pour l'instant, dans le cadre de l'*ALiR*, avec un secteur lexico-sémantique très circonscrit, *i.e.* celui des la petite faune sauvage, un champ où les processus de remotivation liés notamment aux tabous contribuent parfois à l'opacification des désignations et des représentations animalières. L'analyse peut donc être difficile et périlleuse, dans ce sens qu'elle peut tomber aussi dans le piège de celles que Dalbera (2002) a identifiées comme des propositions étymologiques fantaisistes, mais la rigueur de la comparaison fondée sur des centaines de données que l'*ALiR* met à la disposition des chercheurs constitue un garde-fou. Grâce à la comparaison dans un ensemble linguistique homogène, l'*ALiR*, peut-être encore plus que l'*ALE*, permet de croiser diachronie et diatopie pour accéder aux niveaux plus profonds des représentations de l'univers, ce qui est résumé dans le passage suivant : « [...] associée à l'analyse de la variation diachronique, l'analyse diatopique devait permettre de pénétrer très profondément dans la structure du lexique, de concevoir une représentation stratigraphique des données, d'exhumer dans les langues modernes des vestiges de comportements mentaux très anciens, d'accéder peut-être à des couches de civilisation et des perceptions du monde que l'on a crues totalement enfuies, voire à des propriétés relevant du domaine cognitif » (Dalbera 2002 : 847-848).

Le volume 3, le cinquième de la collection de l'*ALiR*, consacré à la phytonymie dialectale permettra sans aucun doute de développer davantage ces lignes de recherche pour lesquelles, comme Contini (2007) l'a précisé, en reprenant aussi une conviction affirmée à plusieurs reprises par Alinei, la collaboration avec d'autres sciences humaines et désormais avec les sciences cognitives est devenue nécessaire en rendant ainsi la dialectologie une discipline aujourd'hui centrale dans le domaine de la linguistique et les atlas multilingues des chantiers incontournables de la réflexion en sémantique.

Bibliographie

- ALINEI Mario, 1983, « Arc-en-ciel » (Cartes et commentaire), *Atlas Linguarum Europae*, I (1), Assen, Van Gorcum : 47-80 (commentaire).
- ALINEI Mario, 1984, *Dal totemismo al cristianesimo popolare. Sviluppi semantici nei dialetti italiani ed europei*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- ALINEI Mario, 1994, « L'Atlas Linguarum Europae : risultati, struttura, storia, prospettive », in García Mouton, Pilar (éd.), *Geolingüística. Trabajos europeos*, Madrid, CSIC : 1-39.
- ALINEI M., 1996, *Origini delle lingue d'Europa. I, La teoria della continuità*, Bologna, Il Mulino.
- ALINEI Mario, 2008, « Forty years of ALE : memories and reflexions of the first general editor of its maps and commentaries », *Revue Roumaine de Linguistique*, 52/1-2 : 5-46.
- ALINEI Mario, 2008, *L'origine delle parole*, Roma, Aracne.
- ALINEI Mario, 2012, « Dal latino pre-romano, attraverso i dialetti « moderni », al latino di Roma : l'origine del lat. LUMBRICUS 'lombrico' dal latino UMBILICUS », *Quaderni di Semantica* 62 : 177-188.
- ALINEI Mario & DELL'AQUILA Vittorio, 2009, « Les désignations romanes de la belette », in *Atlas Linguistique Roman*, vol. 2b (Carte et commentaire), Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato : 319-357.
- ANDRÉ Jacques, 1967, *Les noms d'oiseaux en latin*, Paris, Klincksieck.
- AVANESOV Ruben Ivanovich, IVANOV Vjačeslav V. & DONADZE, Natacha, 1983, « Sauterelle » (Carte et commentaire), *Atlas Linguarum Europae*, I (1), Assen, Van Gorcum : 147-170 (commentaire).
- BIONDELLI Bernardino, 1941, *Atlante Linguistico d'Europa*. Vol. 1, Milano, Felice Rusconi.
- BRACCHI Remo, 2009, *Nomi e volti della paura nelle valli dell'Adda e della Mera*, Tübingen, Max Niemeyer.
- CARPITELLI Elisabetta, 2009, « Les désignations romanes du ver de terre » (Carte et commentaire), *Atlas Linguistique Roman*, vol. 2b, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato : 255-278.
- CARPITELLI Elisabetta, 2012, « Retour sur le "ver de terre"... Compléments occitans à la synthèse romane de l'Atlas Linguistique Roman », in M. Olivieri, G. Brun-Trigaud, Ph. Del Giudice (éds), *La Leçon des dialectes. Hommages à Jean-Philippe Dalbera*, Alessandria, Ed. dell'Orso : 107-122.
- CARPITELLI Elisabetta & AVOLIO Francesco, 2018, « Les désignations romanes de la caille » (Carte et commentaire), *Atlas Linguistique Roman*, vol. 2.c, Alessandria, Edizioni dell'Orso : 103-124.
- CONTINI Michel, 1994, « Un projet européen de géolinguistique : l'Atlas Linguistique Roman », in García Mouton, Pilar (éd.), *Geolingüística. Trabajos europeos*, Madrid, CSIC : 97-110.
- CONTINI Michel, 1996, « Les aboutissants de L+yod latin dans les parlars romans » (Carte et commentaire), *Atlas Linguistique Roman*, vol. 1, Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato : 141-151.
- CONTINI Michel, 2007, « La motivation sémantique : un axe de recherche productif en dialectologie européenne », in Dorta, Josefa (éd.), *Temas de dialectología*, La Laguna-Tenerife, Instituto de Estudio Canarias : 43-79.
- DALBERA Jean-Philippe, 2002, « Géolinguistique : un nouveau souffle ? », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 80/3 : 831-849.
- DALBERA Jean-Philippe, 2006, *Des dialectes au langage. Une archéologie du sens*, Paris, Honoré Champion.
- DALBERA Jean-Philippe, 2013, « La trajectoire de la dialectologie au sein des sciences du langage. De la

- reconstruction des systèmes dialectaux à la sémantique lexicale et à l'étymologie », *Corpus*, 12 : 173-200.
- DALBERA-STEFANAGGI Marie-José, 2001, *Essais de linguistique corse*, Ajaccio, Editions Alain Piazzola.
- DE VOGELAER Gunther & SEILER Guido 2012, « The dialect laboratory: Introductory remarks », in G. De Vogelaer & G. Seiler (éds), *The dialect laboratory. Dialects as a testing ground for theories of language change*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company : 1-31.
- DELL=Ernout Alfred & Meillet Alfred, 2001 [1932], *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.
- FEW= Wartburg, Walther von (1922-2002) : *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes* (25 vol.). Bonn, Berlin, Basel : Klopp, Teubner, Zbinden.
- GARBINI, Adriano, 1919-1925, *Antroponimie e omonimie nel campo della zoologia popolare (saggio limitato a specie veronesi)*, Verona, Mondadori.
- GUIRAUD Pierre, 1966, « De la grive au maquereau. Le champ morpho-sémantique des noms de l'animal tacheté », *Le français moderne* 34 : 280-308.^[1]_[SEP]
- GUIRAUD Pierre, 1986 [1967], *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse.
- HEEROMA Klaas Hanzen, 1956, « Vers un atlas linguistique européen », *Orbis*, 5/2 : 339-348.
- JABERG Karl, 1936, *Aspects géographiques du langage*. Avec 19 cartes (Conférences faites au Collège de France, décembre 1933), Paris, Droz.
- JAKOBSON Roman, 1938, « Sur la théorie des affinités phonologiques des langues », in *Actes du IV^e Congrès International de Linguistes* (Copenhague du 27 août - 1^{er} septembre 1936), Copenhague, E. Munksgaard : 48-58.
- KRUIJSEN Joep, 1977, « Quelques implications sémantiques d'une enquête linguistique européenne », in *Atti del XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza* (Napoli, 15-20 aprile 1974), Napoli-Amsterdam, Gaetano Macchiaroli et John Benjamins : 383-395.
- KRUIJSEN Joep, 1983, « La syntaxe dans l'Atlas Linguarum Europae », in Angelet, Christian, Melis et al. (éds), *Langue, dialecte, littérature. Études romanes à la mémoire de Hugo Plomteux*, Leuven, Leuven University Press : 213-223.
- KUUSI Matti, 1957, *Regen bei Sonnenschein. Zur Weltgeschichte einer Redensart*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki (il existe une traduction en italien : Kuusi, Matti (1992-1994), « La pioggia con il sole. Storia di un modo di dire nel mondo », *Quaderni di Semantica* 13/2 : 279-327, 14/1 : 79-331, 15/1 : 123-179).
- MISTRAL Frédéric, 1878-1886, *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français*, Aix-en-Provence, Remondet-Aubin.^[1]_[SEP]
- OLIVIÉRI Michèle, 2004, « Le responsable du THESOC », in Patrice Brousseau (éd.), *Dialectologie et toponymie*, Avignon, CECAV : 23-33.
- PESSLER Wilhelm, 1929, « Atlas der Wortgeographie von Europa. Eine Notwendigkeit », in *Donum Natalicium Schrijnen*, Chartres : 69-75.
- PROPP Vladimir, 1983 [1946], *Les racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard.
- RADDEN G. & PANTHER K.-U., 2004 « Introduction: Reflection on motivation », in Radden G. & Panther K.-U. (eds) (2004), *Studies in Linguistic Motivation*, Cognitive Linguistics Research Collection, Berlin-New York, Mouton de Gruyter : 1-46.

ROHLFS Gerhard, 1986, *Panorama delle lingue neolatine*, Tübingen, G. Narr.

RUFFINO Giovanni & TELMON Tullio, 2016, « L'Atlante Linguistico del Mediterraneo. Quarant'anni dopo », in Marcato Gianna (éd.), *Il dialetto nel tempo e nella storia*, Padova, CLEUP : 95-116.

SARAMAGO João, 2006, « O Atlas Linguístico-Etnográfico de Portugal e da Galiza (ALEPG) », *Estudis Romànics* 28 : 281-298.

WEIJNEN Anton A., 1972, *Atlas Linguistique de l'Europe. Introduction*, Bureau de la Rédaction, Nimègue.

¹ L'exclusion de ces aires tenait compte, au début de l'entreprise, des contraintes d'organisation et de financement ; les atlas multilingues étant fondés sur les attestations des atlas de données déjà existants – comme cela sera précisé dans les paragraphes suivants — il était impossible de prendre en compte la *Romania nova* pour laquelle les entreprises atlantographiques publiées ou en cours dans les années 1980 étaient très rares. La mise en place d'enquêtes *ad hoc* aurait été impossible par rapport aux financements disponibles. En ce qui concerne la *Romania submersa*, l'*ALiR* vient d'accueillir un spécialiste de l'Université de Zadar, Nikola Vuletić : grâce à sa collaboration, il sera possible d'inclure la comparaison avec les données de l'aire dalmate. En outre, l'ex-Centre de Dialectologie de Grenoble (actuellement intégré dans le laboratoire GIPSA-lab du même site) est à l'origine d'un atlas roman consacré aux propriétés prosodiques des variétés dialectales romanes, l'*Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman* (AMPER, <http://dialecto.u-grenoble3.fr/AMPER/amper.htm>) encore en cours, dirigé par Michel Contini puis par Antonio Romano (ce dernier de l'Université de Turin), qui étend son réseau à une grande partie de l'Amérique Latine, avec une forte présence des chercheurs brésiliens.

² Cf. d'autres exemples présentés par Weijnen (1972) et notamment Biondelli 1841 et Pessler 1929 qui se révèlent d'une grande clairvoyance. Il est intéressant de remarquer le programme proposé par le premier auteur qui envisageait une cartographie des dialectes d'Europe en partant des nombreux recueils de données linguistiques déjà accumulées à l'époque surtout par les comparatistes.

³ Pour le nouveau projet concernant l'ALM, cf. Ruffino et Telmon (2016).

⁴ Alinei (1994 : 21) considère l'ALE, par rapport à l'extension des aires concernées par la cartographie, comme un atlas de quatrième génération après les atlas régionaux, nationaux et de domaine linguistique, même si la chronologie de la conception de ces ouvrages inverserait la séquence entre le premier et le deuxième type.

⁵ L'idée d'un atlas couvrant le domaine roman est née en 1986 à Aussois, lors d'une réunion du Département roman de l'ALE, à l'initiative de deux membres du chantier européen, Michel Contini et Gaston Tuaillon (Contini 1994), ce dernier ayant été le premier dialectologue français à avoir intégré avec conviction et intérêt l'équipe de l'ALE, en contribuant ainsi à le promouvoir, entre autres, dans le cadre des cours sur la motivation sémantique dispensés à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, dans les années 1980 et 1990.

⁶ Cf. n. 3.

⁷ « [...] On n'oubliera pas [...] que les parlers de certains points que nous avons choisis dans le voisinage immédiat de villes qui figurent dans l'Atlas sont à peu près identiques aux parlers des basses classes citadines et peuvent ainsi servir à étudier la différenciation sociale du langage. » (Jaberg 1936 : 20)

⁸ Les localités sardes contenues dans la case 153 de l'*ALiR* sont les suivantes : AIS 967 (=777), Escalaplano, AIS 968 (=ALI 770) Perdasdefogu, 775 Siurgus Donigala, 776 San Niccolò Gerrei, 783 Villaputzu.

⁹ Pour respecter les sources des données présentées dans cette contribution, la transcription phonétique des attestations ici reportées suit les normes adoptées dans l'*ALiR* : l'accent est noté avant la voyelle de la syllabe accentuée.

- ¹⁰ « I presented ‘arc-en-ciel’ for the first time at an ALE Romance Department meeting at Toulouse, in 1978, and to my great relief it was a success. Later, Michel Contini was kind enough to say, on several occasions, that his initiative to start the Atlas linguistique Roman in the Eighties was basically due to the prospects that my ‘arc-en-ciel’ essay and the new motivational approach to geolexicology had opened. » (Alinei 2008 : 8).
- ¹¹ L’inspiration pour ce type de cartographie a également émergé par le biais d’une approche interdisciplinaire puisque le premier qui l’a utilisée a été l’archéologue finlandais Matti Kuusi, auteur en 1957 d’un article sur les désignations de la pluie avec le soleil dans différents domaines européens. Les désignations de ces phénomènes renvoyant à l’image de la sorcière qui fait le beurre, à un personnage qui fait les beignets, au diable qui est en train de frire, à la vieille qui fait le fromage, à la mère de Dieu qui cuit quelque chose etc. Aucune désignation ne figure dans la légende ou sur la carte qui présente en revanche des symboles associés aux différentes représentations mentionnées ci-dessus.
- ¹² Les synthèses publiées dans le vol. 2a (2001) concernent les désignations de l’abeille, l’araignée, la courtilière, la fourmi et la fourmière, la grenouille, le grillon, la libellule, la mante religieuse, le mille-pattes, le moucheron, le moustique, l’orvet, le perce-oreille, la punaise des lits, la salamandre, le serpent, la tortue ; dans le vol. 2b (2009) figurent les synthèses des désignations de la blatte et du ténébrion, du bousier, de la cigale, du cloporte, du crapaud, de l’essaim, du papillon, du têtard, du ver de terre, du ver luisant, de la belette, de l’alouette, du merle, du moineau, du rouge-gorge ; dans le vol. 2c (2018), dont les données ne seront pas reportées ici, les synthèses sont consacrées aux désignations du blaireau, de la caille, du chardonneret, de la chauve-souris, de la coccinelle, des corvidés, de l’écureuil, de la fouine, de l’hirondelle, du lièvre, de la perdrix, de la pie, du renard, de la ruche, du sanglier, de la sangsue, du taon.
- ¹³ Dans la transcription phonétique, une seule modification a été opérée sur la transcription originale : le graphème [ð] utilisé pour transcrire la fricative sonore post-dentale a été remplacé ici par [ʒ] de l’API. Les abréviations sont celles de l’ALiR et de l’ALE : its.=italo-roman septentrional, itm.=italo-roman méridional, occ.=occitan, prt.=portugais, prtc=portugais centre-méridional, and.=andalous, cast.=castillan, alg.=algérien, drou.=daco-roumain, srd.=sarde, glc.=galicien, rhr.=rhéto-roman, cor.=corse, fri.=frioulan, git.=gallo-italien (d’Italie du sud).
- ¹⁴ La bibliographie que cet auteur consacre à la motivation est très importante : cet ouvrage résume une grande partie de sa démarche méthodologique notamment dans le cadre de la réalisation de l’atlas européen.
- ¹⁵ « De Saussure’s view of motivation differs from modern cognitive approaches mainly in the perspective taken: he views motivation as a limiting case of arbitrariness, while cognitive linguists tend to see motivation as the norm and consider arbitrariness as the last resort [...]. [S]ince “[h]uman behavior is not arbitrary but [...] driven by motivations”, language structure, which is a product of behavior, “must also be motivated” » Radden & Panther 2004 : 2).
- ¹⁶ L’actualité de l’approche gillérienne dans la reconstruction des systèmes a encore été soulignée par Vogelaar & G. Seiler 2012.
- ¹⁷ Nous remercions Michel Contini qui nous a éclairé directement sur cette forme non répertoriée par les dictionnaires de l’aire sarde.

